

Ploc i

La revue du haïku



N° 74 – Novembre 2018

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr

Avant-propos, OW	2
Haïbun(s) :	
J'étais trop sérieux, Nicolas Lemarin,	4
De temps à autre, Yann Redor,	8
Haïku(s)	12
Instant choisi, Violeta Cuturescu, sous l'œil de O. Walter	21
Haïsha(s) :	
Naeja Naeja,	22
Cécile Steiner,	23
Senryû(s),	24
Acrostiche, (collectif),	28
In fine, Olivier Walter	36
Photos,	3, 20, 35
Appel à textes	

Le ciel. Voici un thème porteur qui fédère à lui seul de nombreux genres littéraires, et plus encore, moult poètes. Le haïku élit fréquemment domicile dans les fondements mêmes de la nature, et le ciel est l'un d'eux.

Celui-ci révèle souvent les indices d'une saison, le support d'une scène de la vie quotidienne ou, en qualité d'espace ouvert, l'arrière-plan visuel, sonore, tangible, etc., d'une mise en scène minimaliste qui fait entendre plus qu'elle ne dit, qui donne sens plus qu'elle ne montre.

Dans ce numéro, les haïkus sont fort disparates. Certains font la part belle au ciel qui semble la clé de voûte du tercet autour de laquelle le sens et la forme s'organisent ; dans d'autres, le ciel apparaît comme un prétexte à dire autre chose et ne prend guère plus de place qu'une lucarne ; d'autres encore font du ciel les racines du poème à tel point que le mot ciel n'est pas énoncé mais n'en demeure que plus prégnant...

Le ciel, un des symboles de l'infini aux contours indéfinis, se prête à tout un jeu de variations. Et le haïku, a fortiori quand il s'appuie sur cette thématique, joue avec les glissements de sens, les images superposées qui, subtilement et/ou indirectement, prennent figure de métonymie, de synecdoque, de litote, de personnification, de paronomase ou encore, d'oxymore ou d'ellipse...

Dans ce numéro de revue, vous découvrirez également deux haïbuns, dont l'un sur le thème du ciel, des senryûs, un acrostiche du haïku, sans oublier deux haïshas.

OW



Photo, Olivier Walter

J'étais trop sérieux quand j'avais *dix sept ans*

A cet âge j'avais rédigé mes quatre premières pièces de théâtre.

Les choses sérieuses ont commencé cinq ans plus tard, avec « *La fusée opaque* », montée pour la création du premier Off du festival d'Avignon en 1967.

Trente représentations et un petit succès qui me permit de faire de nombreuses rencontres. Il s'agissait du voyage imaginaire d'un jeune couple cherchant à éprouver sa solidité à travers le voyage du quotidien transformé en voie stellaire. Leurs mots à consonance poétique les propulsaient dans l'espace des rêves, puis brusquement, un plombier intervenait, les ramenait à une réalité triviale en leur présentant un paquet qui bouchait leur WC. Il s'agissait d'une grosse boule de papier journal enveloppant un fœtus. Peut-être est-ce cette intrusion déconcertante qui fit le succès de la pièce, car à cette époque l'avortement était pénalisé ...

Ma sixième pièce, « *Demain les autres* », me mit à l'épreuve.

Comme nous jouions dans un café-théâtre, la proximité du public était évidente et il me fallait une bonne capacité d'abstraction pour ne pas en être troublé. Je pensais y être arrivé lorsqu'un soir mon attention se figea à environ cinquante centimètres du regard de Maurice Béjart. L'intensité de son regard pénétrant me noya et tout en balbutiant je repris mon jeu très maladroitement.

Je pris conscience de ma fragilité de comédien tout en regrettant qu'il ne m'ait pas vu dans *la fusée opaque*, pièce qu'Antoine Livio lui avait recommandée. Le cycle des trente représentations achevé, je ne suis plus jamais remonté sur scène.

Visage d'un nuage
disparu aussitôt vu
pourtant il m'a souri !

Enfin je mis en scène ma sixième pièce « *La chose* » en 1970 qui fut jouée à la fois pendant le festival d'Avignon (toujours en off) et au festival des Baux de Provence.

« *La chose* » parlait de l'éveil à la sexualité d'un jeune homme et de l'ancrage têtue dans l'enfance d'une toute jeune femme. J'avais pour interprète principal

Roland Magdane, alias Roland Godefroy, alors lauréat de *la fine fleur de la chanson* poétique de Luc Bérимont .

Ma septième pièce « *Le voleur d'enfance* » fut représentée au Festival de Gigondas en 1973.

L'action confrontait l'intrusion de deux jeunes cambrioleurs chez un brave vieux environné par tous les objets de son enfance. L'un des deux semble plus intéressé par les jouets et questionne nerveusement l'agressé. À mesure du développement du dialogue on s'aperçoit qu'il extirpe des souvenirs au vieux pour les orienter vers une enfance idéalisée qu'il n'a pas vécu lui même.

À la fin les deux s'enfuient.

L'inquisiteur de mémoire a emporté un ours en peluche qu'il n'a jamais eu dans son enfance, sans savoir que s'y trouve l'argent caché.

Le vieux s'écroule sans que l'on sache si c'est le vol des ses souvenirs ou la perte de l'argent qui le terrasse.

J'avais convaincu Christopher Franck de partager l'affiche avec sa pièce « *La valse* ».

J'étais très fier de l'avoir comme partenaire car j'admirais son style d'écrivain depuis « *Mortelle* » édité en 1967, avant qu'il fût réalisateur et n'ait obtenu ses deux César de scénariste et son prix Renaudot pour « *La nuit américaine* », devenue « *L'important c'est d'aimer* », devant la caméra d'André Zulawski.

Le balancier du temps passé reprend son rythme et je retourne sur la scène d'un grand théâtre à Liège en Belgique. Nous interprétons pour sa création, « *Les Canaques* », une pièce de Nicole Védres, dans une mise en scène d'Armel Marin. Mais la bulle de mon souvenir éclate dans le dîner qui suivit le spectacle.

Baigné dans le brouhaha festif de la troupe, je me surpris à plonger en apnée dans une expérience gustative inoubliable. Elle resurgit au palmarès de mes petits plaisirs.

Rien qu'en écrivant ces mots, ma langue ne peut s'empêcher de caresser mon palais pour y presser une salive gourmande, au goût virtuel et homéopathiquement dilué plus de vingt-mille jours depuis cet instant...

L'extraordinaire escalope vénitienne du restaurant Italo-Wallon, jamais égalée, restera pour moi la Madone d'une croyance gastronomique.

Je prie en espérant être miraculé, un jour, par sa nouvelle apparition dans mon assiette.

Appétit raisonné
par jour cinq fruits ou légumes
pourtant le reste !

Emporté dans le sillage complaisant du temps d'avant, je retrouve trois copains à cinq heures du matin, comprimés dans une fiat 500...

Après avoir pris quelques pots et une soupe à l'oignon aux Halles, nous filions jusqu'en banlieue pour raccompagner quelques-uns d'entre nous. Debout, capote repliée, siège avancé au maximum pour laisser un peu plus de place aux autres, je chantais des cochonneries et nous commençons « la chasse aux ouvriers ». Aux abords du quai de Javel nous rencontrons nos premières proies. Ils se dirigeaient en vélo vers les usines Citroën et notre jeu stupide consistait à faire semblant, par la vitre ouverte, de tendre la main pour leur taper sur les fesses.

Aucune engueulade ne m'a fait regretter ces moments qui rebondissent joyeusement en moi.

Ils surgissent dans les rares occasions qui me font marcher le long des grands murs gris à peine caressés par les lueurs de l'aube. Ils bercent mon imagination comme de vieux films sociaux en noir et blanc des années quarante à soixante.

Puis la joyeuse bulle d'illusion éclate et l'ombre de mon âge assombrit la page blanche de son irréversible réalité.

Je me demande
pourquoi par un jour si clair
je broie du noir

Aujourd'hui, après avoir joué les scènes de mon quotidien, je m'apprête à monter sur les planches du lendemain avec la certitude de connaître mon texte par cœur alors que la pièce n'est pas écrite.

Il me faut relever le confortable rideau tombé sur mes désirs, mais :

Avant, arrière
mon double regard sur le temps
J'entre dans l'âge
où l'heure n'a d'importance
que pour les trains à prendre

J'ai déjà délesté une partie de mon enfance dans quelques textes publiés par Ploc depuis son n°58. Sous ma relecture ils m'ont permis de côtoyer l'instant dans le présent d'un haïku ou sa réflexibilité dans celui d'un tanka.

Tombé sous mes yeux
un pétale de rose
capture l'instant

Où vais-je trouver l'envie de regarder devant moi ?

Je dois pourtant arriver à sortir de ce cocon passéiste pour donner un sang nouveau à mon écriture.

Il faudra bien que j'accepte d'être l'acteur de mon présent.

Mais j'ai le trac, car je veux éviter de rejoindre la scène vide d'un théâtre sans nom.

Nicolas Lemarin

De temps à autre

De temps à autres, un oiseau traverse le ciel. Ils sont de ceux dirait-on, qui savent où ils s'en vont. À tire d'ailes ils foncent, suivant la direction que dicte leur l'instinct.

Au fond, trop loin pour pouvoir être nommés hirondelles ou martinets, d'autres virevoltent dans le ciel. Dansant la sarabande, ils gobent entre deux coups d'ailes des insectes volants.

Plus de trente minutes que celui-ci est là. Il se balance de gauche à droite et d'avant en arrière. Il ne chasse pas, ne va nulle part, remue à peine les ailes ; juste, il joue savamment de l'empennage de sa queue. En suspension, ventre posé sur une onde de vent, il surfe. Parfois, une risée trop énergique le pousse vers le haut. Il monte et pique alors, un bref instant, avant que de reprendre sa place et de recommencer à osciller, entre tangage et roulis.

Son nom ?

Il ne le livre pas ; il est gros suffisamment, et noir, avec du gris au ventre.

Dernier jour de mai
juste le vol
d'un oiseau sans nom

Le peuplier présente la face argentée de ses feuilles. Les fétuques et les pâturins qui couvrent le talus oscillent vaillamment, frêles, usant là de leur souplesse pour échapper à la poussée de l'air, ici se laissant gauchement entraîner par le poids inerte de leurs épis encore verts.

Ivre du pollen de sa dernière fleur, un papillon titube. Il ignore tout de sa vie éphémère et du pare-brise sur lequel il ne manquera pas de finir s'il continue à voler par là.

À l'Est, plus haut sur les contreforts des montagnes, le cuivre vert d'une tour carrée désigne le ciel. Un stratus s'y étire au beau milieu d'une flottille de cumulus quasi figés. Là où ils sont, s'ils avaient un nez, ils sentiraient l'odeur des pins et celle de l'herbe chaude. C'est qu'ils sont quelques-uns ce dimanche à tondre leur gazon.

Brise du soir
une invitation du ciel

Quelle sensation bizarre que de voler, quelles sensations en fait.

Le plaisir débute à la maison, se résumant à quelques actes simples et élémentaires. Sortir le matériel d'une armoire, remplir une gourde, dresser la liste mentale de ce que trop souvent on oublie d'emporter, vérifier la météo, se

tordre à la fenêtre et fouiller le ciel à la recherche de signes favorables. Être là, dans l'instant du projet, et déjà à quelques temps devant, s'imaginant le vent ou le vol d'un faucon.

La route qui mène au ciel n'est jamais la même. Le nez pointé le plus souvent vers les éthers, les paysages qui la bordent ne sont qu'une brume que l'on traverse dans un état de semi conscience. L'asphalte déroule sous nos roues son large fil d'Ariane, le babil d'une radio quelconque aide à supporter le temps qui nous sépare de l'heure, et l'on ne prête attention à ce qui nous entoure de près que lorsqu'on croise un véhicule ou qu'un autre nous freine.

Vent du nord je crois
sous ses élans
de fines branches
s'abandonnent

Au bout de la route, il faut parquer la voiture.

Je m'attache le plus souvent à la laisser non loin du point d'atterrissage probable. Probable... Quand bien même je n'ai jamais pâti, ma volonté là-haut prend la forme d'un souhait, une pensée formulée avec humilité, dans un conditionnel poli... Soixante heures de vol pour cent atterrissages, que suis-je dans la masse d'air ? Combien de fois encore à mimer l'essuie-glace à l'entrée d'un terrain ?

Au bout de la route, outre le premier vrai contact avec le vent du coin, il y a le chemin du déco.

Ah ! ces chemins vers le ciel. Quels qu'ils soient, ils s'enracinent dans l'air qui nous emportera. Que sera-t-il ? Brise, vent, rafales ? Qu'importe si ça n'est pas trop fort. Ces sentes nous rapprochent de l'heure d'envol, et, malgré sinus et cosinus, elles sont autant d'ultimes tangentes avant le grand moment.

Selon l'humeur, selon le temps aussi, celui qu'il fait ou celui qui passe, je marche vite ou bien je flâne... Je grignote quelques fois ; cueillant là une fraise, ici une framboise, une mûre, ou une pomme suspendue aux branches basses d'un vieil arbre oublié. Sensible à ce qui m'entoure mais ignorant des noms d'oiseaux, je peuple les futaies de rossignols, affublant selon leurs tailles les rapaces du ciel des noms de faucon, de buse ou de gypaète ; pauvre vocabulaire qui résume à trois espèces le millier d'habitants de mon ciel.

Entre ces moments d'insouciances, je cherche les signes, observant l'onde du vent sur les foins qui mûrissent, poursuivant du regard un nuage qui passe, le regardant s'effiloche ou parfois s'épaissir. Et ce bruit qui ourle le sous-bois, est-ce le chant d'un ruisseau ou la danse des feuilles ?

Chemin du déco
sur les branches de mon ciel
l'ombre d'un nuage

Récupérant de la grimpette, je m'attache à sentir l'air, offrant à son souffle

mes joues, mes yeux et mes oreilles, ouvrant parfois les paumes, les doigts tendus et écartés, pour m'assurer que tout va bien. C'est l'heure de finir d'observer.

Que racontent biroutes et rubalises ?

Avant de m'y plonger, y-a-t-il des oiseaux pour me dessiner l'air ?

Qui vole ? Ces Icare inconnus, combien sont-ils en l'air ? Sont-ils secoués ?

Que dit l'Olympe que je projette d'envahir dans ce langage de signes ?...

... Dans le ciel, aucun oiseau ne montre la voie, les arbres chantent de leur ton le plus grave, un brin de foin oublié par la faux s'inclinent et se redresse, et puis s'incline encore. En haut, à probablement plus de mille mètres au-dessus de ma tête un nuage isolé traverse le Vercors. Il prend son temps ; le vent n'est pas si fort. Mais la brise... la brise m'arrache un frisson.

Belvédère
le vent chasse deux nuages
et tous les oiseaux

J'étale ma voile.

Le stress appuie sur ma vessie. Pour le premier vol de l'année, les conditions sont fortes, très fortes ; peut-être trop. Shuntant la pente école pour m'accrocher au ciel, je n'ai pas « fait mes gammes ».

Nul besoin de tirer les avants pour gonfler le profil et pourtant, c'est le second décollage que j'avorte.

De plus en plus pressant, le vent me frôle par le travers. Rien d'autre à faire sur ce créneau que d'attendre. Assis dans ma sellette, je guette les observables en espérant une faveur d'Éole.

Enfin une fenêtre... Voilà près de vingt-cinq secondes que le vent souffle de Sud-Ouest. Je me dresse pour gagner le centre de la clairière et déposer mon bouchon. Quatre pas en arrière, quelques petits coups secs sur les suspentes et le vent étale la toile. Une légère torsion du poignet et la voile monte, grande ouverte au-dessus de ma tête. Un bref coup d'œil m'assure que l'arche complète qui me domine ne dissimule pas de clé. Je me retourne pour courir, mais c'est trop tard, je vole déjà !

Jour parfait
le ciel
partout autour

Dans la colonne d'air chaud, entre ressources et abattées, le souffle est doux, laminaire. Il pousse simplement vers le haut, gentiment, me hissant dans le ciel comme on hisse un enfant pour embrasser sa joue. Oh oui, il est doux, et velours, et calme. Calme à laisser vagabonder l'esprit, calme à oublier de piloter et à perdre, par excès de décontraction, la poussée chaude qui m'emporte vers le zénith. J'oublie.

Ciel du Vercors
blanc sur bleu
le petit nuage n'est plus seul

J'ai traversé le grand vide, gagné l'arête du Pic Saint Michel, léché les falaises du Cornafion, chevauché le fil de sa lame sommitale et gagné La Côte Deux Mille. Au col de l'Arc, deux tours complets m'ont permis d'admirer les Alpes. Du Mont Blanc jusqu'aux Écrins, les sommets enneigés étaient clairs, dégagés.

Et me voilà sur le cap du retour, filant au nord en vol accéléré quand des tremblements me surprennent.

Je tremble, putain, je tremble des pieds à la tête ! Durant les deux heures de ce vol, à mon insu, mon cerveau reptilien a pris le dessus. Insensible à la tension du cross, j'étais action et non-pensée. À présent, de retour dans un ciel familier, j'ai conscience, bien qu'horrifié, des frémissements qui m'agitent. Je tremble ? Moi ?

Un rien surpris, je m'ordonne à voix haute :

« Lève les genoux, secoue tes hanches, enfonce toi dans la sellette... respire.»

« Tout est bien. Tu es dans le vent et le vent te porte. »

« Les cinq cent mètres d'air que tu as sous la quille te protègent, rien à redouter, pas de mauvaise rencontre avec ta vieille planète. »

Et comme chaque fois, ma voix m'apaise.

Puis vient cette dernière phrase pour la route...

« Sans la peur pas de courage... »

Et je ris ! Bon dieu que ce film était nul, empreint de milles pensées grandiloquentes et de répliques dramatiquement lourdes. Je ris c'est sûr ; je n'ai ni n'ai jamais eu peur.. La fatigue aidant, ces petits tremblements, ne sont que le symptôme de ma concentration.

Voler
jusqu'à noircir le bleu du ciel
voler

Yann Redor

Francine Aubry
vol d'hirondelles –
soudain le ciel
en deux morceaux

Daniel Birnbaum
pas un souffle de vent
le ciel ne peut fuir
à bord des nuages

Marc Bonetto

Froissement du ciel
Un peuplier
Émerge de l'orage

Tant de nuages
Délassent le regard
Lumineux ciel bleu

Violeta Cuturescu

claquettes de cigogne –
entre le ciel et la terre
une grenouille

une volée d'oiseaux
par-delà des gratte-ciel –
les nouvelles du soir

ciel pommelé –
la jeune veuve défait
son châle en laine

Huguette Dangles

Rosée sur les lys
Mains impatientes du jour
Je cueille le ciel

J'invente un ciel bleu
Sur ce chemin sinueux
La ferveur des pas...

Quelques moutons blancs
S'échappent vers l'horizon
Le ciel dévasté

Marie Darley

flemme d'été
regarder passer des nuages
qui n'avancent pas

rando crevante
la balise renversée
indique le ciel

là d'habitude
où il n'y a que du bleu
une montgolfière

Patrick Druart

glas –
regardant le coq de l'église
dans le blanc des cieux

ciel sans nuages –
la buse offre au campagnol
un baptême de l'air

il a mis au jour
des flaques de ciel bleu
le groin du sanglier

Hélène Duc

solstice d'été
le ciel se réveille bleu
flaque après flaque

Jérôme Dumont

Abouchés au ciel
assoiffé de nuages
les champs moissonnés

Mai Ewen

Gris-ardoise la mer
et gris-ardoise le ciel –
L'horizon se noie.

Cindy Fogliani (Hina)

Vigilance orange
un nuage de moineaux
dans le ciel maussade

Orage tropical
sur les ailes du morpho
un reste de ciel bleu

Printemps sans nuages
ce matin l'aérostier
prend le monde de haut

Pierre Gondran

Le martinet noir
Qui cingle le ciel d'été,
Un instant d'azur

Mille nuages-ci
Peuple des fantômes d'hiver
Mille nuages-là

Marie-Noëlle Hopital

Loin du firmament
l'étendue glacée du lac...
Miroir ou mirage ?

Natacha Karl

ce ciel d'hiver
griffé par les arbres
– une lumière pâle

au ciel moucheté
la pleine lune s'étale
– ce cœur sans sommeil

Jane Lamirand

De toutes leurs trilles
Chassent la nuit du ciel,
Les hirondelles.

Philippe Macé

sieste lourde
près du ciel de branche en branche
un écureuil

Minh-Triêt Pham

dans mon café noir
flotte un nuage de lait –
ciel lourd

la barbe à papa
nuages au crépuscule
cotonneux

route des crêtes –
entre le ciel et moi
une cigogne

Christiane Ourliac

ciel atlantique
marchant sur l'ombre
d'un petit nuage

Isabelle Page

Cumulonimbus.
Vrombissements des mouches
autour du puits.

Quelle chaleur !
Dans les nuages indigo,
une lunaison.

Ciel orageux.
Une mouche virevolte,
pendue à un fil.

Mireille Péret

vent d'été ~
dans le ciel le petit ours
devient fleur

chemin de terre ~
après l'orage patauger
dans le ciel

Christiane Ranieri

d'heure en heure
traverser les saisons –
ciel d'Irlande

un nuage noir
s'effiloche dans le ciel
vol d'étourneaux

marelle –
il a sauté au ciel
avant moi

Keith Simmonds

Sous un ciel clair
les cocotiers s'inclinent ...
soleil tamisé

Maria Tiranescu

ciel nuageux -
grand-mère regarde
dans le lointain

Yvanka Yankova (*tanka*)

Devant la maison natale
Deux mûriers verts
Se dressent comme des gardes
Un souvenir d'enfance
S'est faufile en cachette.



Photo, Olivier Walter

ciel pommelé –
la jeune veuve défait
son châle en laine

Violeta Cuturescu

Ce haïku retient particulièrement l'attention.

La délicatesse et la finesse en émanent immédiatement : le premier vers évoque déjà la douceur d'un ciel tamisé. Les altocumulus (ou cirrocumulus ?) diffractent subtilement la lumière et impriment dans le ciel des camaïeux de blancs et de gris pommelés qui invitent à la contemplation.

Le châle en laine de la protagoniste n'est pas sans rappeler l'aspect cotonneux du ciel, sa douceur, sa profondeur, son atmosphère feutrée. Or, il s'agit d'une jeune veuve qui laisse choir son châle sous le ciel infini comme si le réconfort de la laine s'évanouissait devant celui, plus mystérieux encore, d'un monde céleste enrobant...

Ici, l'immobilité dans le mouvement semble être le propre de ces formations nuageuses où le veuvage s'effiloche au gré d'un infini tangible : l'épiphanie agit à contre-courant de toute prédiction – inattendue, insaisissable. L'éther et son baume semblent agir, et les âmes murmurer à travers l'ouate d'en haut...

Il n'est à noter nul état d'âme filandreux, nulle déshérence, nul faux-semblant !

Les assonances renforcent la sensation et le sentiment d'absorption dans un océan de sens où les perspectives s'ouvrent pleinement. Le non-dit, serti de sa subtile polysémie, figure la clé de voûte... Quelle éloquence !

Olivier Walter

Naeja Naeja



matin d'automne
à la fenêtre
le dernier papillon

Cécile Steiner



*Lever de rideau
Un orfèvre ciseleur
entrelace l'aube*

C.S

Marc Bonetto

Trop de nuages
Dans la nuit de septembre
Trois vers ne suffiront pas

Égaré dans le ciel
Il s'agrippe
À un nuage blanc

Écrire un haïku
Impossible
Je me noie dans le ciel

Violeta Cuturescu

le ciel dégagé -
quelques Yankees réunis
pour boire un thé russe

sous le ciel ouvert -
le vent dans les roseaux
et dans ma poche

douleurs de dos -
aujourd'hui j'admire
le ciel bleu de lit

Marie Darley

des nuages noirs
sur le chemin de la plage
j'y vais, j'y vais pas

Philippe Macé

tendus vers le ciel
les smartphones sur la plage
par centaines

Christiane Ranieri

un si grand ciel
mes pieds dessinent
des ronds dans l'eau

maison à vendre
de ma mère j'ai gardé
un coin de ciel bleu

matin d'automne
ton absence donne au ciel
sa couleur

Maria Tiranescu

leçon de dessin -
un enfant colore le ciel
en vert

L'acrostiche du haïku :

Pour ce troisième acrostiche (réf. 1° et 2° acrostiche : Ploc n° 70 et n° 72) nous avons institué une nouvelle règle inspirée du déroulement d'un kukaï. L'auteur propose au minimum deux haïkus pour chacune des lettres qui lui sont attribuées.

Pour ce dernier acrostiche il a été le plus souvent soumis trois haïkus. Je transmets ensuite les haïkus, sous couvert de l'anonymat de l'auteur, à chaque intervenant.

Le poème ayant obtenu le plus de voix est choisi.

En cas d'égalité des votes, l'auteur doit trancher et élire celui qu'il préfère.

Ce nouveau rythme allonge considérablement la conclusion d'un acrostiche et à l'avenir je ne pense pas pouvoir vous proposer plus de deux acrostiches par année, peut-être trois si les intervenants s'avèrent très réactifs ou ne sont pas victimes d'impondérables les ralentissant.

Mais l'intérêt de notre exercice ne pourra se poursuivre que si de nouveaux auteurs acceptent de s'impliquer dans l'aventure afin d'en développer l'attractivité auprès des lecteurs.

À cette fin je demande aux poètes intéressés par l'écriture de haïkus acrostiches de bien vouloir m'en faire part en s'inscrivant à l'adresse mail suivante :

renga.tankhaiku(at)laposte.net

Nicolas Lemarin

3° Acrostiche :

Anne Brousmiche (AB) – Lise Noëlle Lauras (LNL) – Monique Junchat (MJ) –
Germain Rehlinger (GR) – Salvatore Tempo (ST) – Minh-Triêt Pham (MTP) –
Nicolas Lemarin (NL)

Seul plus encore
que l'année dernière
crépuscule d'automne

Seul

Scène de ménage
en silence sous l'orage (AB)
le cœur brisé

Endormi sur le chaume -
la blondeur de la paille (MJ)
dans sa chevelure

Usure du jour
indifférence du temps (LNL)
une rose effeuillée

Le soleil s'affirme
sans dessiner ton ombre (NL)
contre la mienne

plus

Privé de pluie
le long soupir d'un crapaud (ST)
un cri dans la foule

La tondeuse avale
tant de feuilles brunies (GR)
bientôt le v des oies

Une ride de plus
dans le rétroviseur (MTP)
plus personne en vue

Sous un nuage
la lune regarde (LNL)
les amants brisés

encore

Emportées au loin
deux feuilles liées au vent (NL)
et moi sans toi

Nul ne porte attention
au promeneur solitaire (AB)
siffle siffle la bise

Coucher de soleil
contempler la mer jusqu'à (MTP)
ne plus rien se dire

Orchestre de jazz
suspendu dans les platanes (MJ)
le blues du saxo

Rougeoyante lune
la cime d'un cyprès (GR)
la pique d'amour

Et je me réveille
un peu plus de cheveux blancs (ST)
que dans mon rêve

que

Quel grand froid !
je me réchauffe avec (AB)
une soupe de choux rouges

Un jour après l'autre
au creux de sa paume (MJ)
le cal de sa canne

En marchant vite
je sème mes souvenirs (LNL)
libéré enfin ?

l'année

L'autre moitié
je la mangerai demain (ST)
mes pauvres dents

,

Au sommet
sac de survie et myrtilles (GR)
tout est là

Nappe de brouillard
moi et mon bâton de marche (MTP)
sur ce GR sans fin

Nuées dispersées
la lumière du bleu (NL)
blanchit le ruisseau

Étourneaux en vol
sur leurs ailes portant
le soleil couchant (AB)

En marchant
cueillir un fruit bien mûr
la part des anges (GR)

dernière

Douceur soudaine
la nuit en majesté
saisit la cime (LNL)

Entré sans intention
un papillon se pose
sur les immortelles (NL)

Rivière sauvage -
plonger dans mon monde
imaginaire (MTP)

Nuit d'orage
l'épouvantail tout nu
à l'aube naissante (MJ)

Ici et là-bas
découvrant d'autres mondes
mes larmes perlent (ST)

Ère des soupirs
révélée quotidienne
au soir de l'âge (NL)

Ratissant
les feuilles mortes d'hier
et d'aujourd'hui (MJ)

Entrebâillant la porte
me salue un cri perçant
une oie des neiges (AB)

crépuscule

Confluence des fleuves
les eaux de deux couleurs
je te prends la main (GR)

Ramdam ramdam
impossible de fermer l'œil
des loirs sur le toit (ST)

Équinoxe d'automne
là-haut le cerf-volant
et ma nostalgie (MTP)

Plus le moindre bruit
sous l'arceau des étoiles
marcher sans fin (LNL)

Ultime vision
me poursuit le bleuté
d'une cheminée (AB)

Sereine
la lumière du couchant
ma tête aussi (GR)

Comptine pour dormir
trois nuages, un grain de pluie (LNL)
le rêve en marche

Une cible, le sud
la flèche des migrateurs (NL)
est décochée

Lac de volcan - (MTP)
la solitude sent
le magma

Endive amère
comme tes propos ce soir (ST)
crachin d'octobre

d' automne

Dos au mur
l'un contre l'autre (MJ)
les deux cyprès

,

Au pas de la porte
l'offrande inattendue (AB)
d'un rayon de soleil

Unique instant
quand s'éteint l'infime braise (ST)
chacun va son chemin

Tendresse du soir
quand s'assourdit la rumeur (LNL)
une page nouvelle

Oh !- la balancelle
seul le vent la pousse (NL)
ton absence y oscille

Mer agitée
l'écume de mes rêves (MJ)
bat la falaise

Nargué par le reflet
l'illusion n'est qu'illusion (GR)
friselis des ondes

Embaumant
la forêt d'automne (MTP)
le parfum du spleen



Photo, Olivier Walter

J'ai eu le plaisir, voire la joie de concevoir et réaliser de nombreux numéros de la revue Ploc pendant un peu plus de dix ans en tant que rédacteur. À l'aune de vos appréciations, il me semble que vous avez partagé un plaisir semblable à lire la revue et à contribuer, par l'envoi de vos textes, à sa pérennité.

Cela dit, ma charge de travail professionnel ainsi que de nouveaux projets de création concourent à ce que je me retire. Je passe donc le flambeau à qui tend la main pour le saisir.

Sam Cannarozzi poursuit l'aventure et vous pouvez lui adresser vos textes pour la prochaine parution.

Bon vent à chacune et chacun et puissent l'enthousiasme, l'élan créateur et un haut degré de discernement guider vos pas.

Olivier Walter

Thème : légumes

Date butoir : Noël

sam@samcannarozzi.com

Association pour la
promotion
du
Haïku

collection 俳句
haïku